

Craintes, fantasmes et croyances suscitées par la faune alpine : l'exemple du Valais romand (Suisse), XVIe-XXe siècles

Autor(en): **Scheurer, Alexandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen**

Band (Jahr): **15 (2010)**

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-763070>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Craintes, fantasmes et croyances suscitées par la faune alpine

L'exemple du Valais romand (Suisse), XVI^e–XX^e siècles*

Alexandre Scheurer

Zusammenfassung

Ängste, Fantasien und Vorstellungen. Die alpine Fauna am Beispiel des Wallis (Schweiz), 16. bis 20. Jahrhundert

Der Blick der einheimischen Bevölkerung auf die Tierwelt schwankte zwischen Furcht und Faszination. In einer armen agropastoralen Gegend konnten einige Wildtiere grossen Schaden anrichten, indem sie den Viehherden zusetzten. Demgegenüber war die Gefahr für den Menschen nur gering, was sich anhand der wenigen bekannten Angriffe ablesen lässt. Andere Tierarten wiederum weckten Ängste, und zwar absolut unbegründeterweise, da ihre Gewohnheiten, ihr Aussehen oder ihre vermeintliche Nutzlosigkeit falsch interpretiert wurden oder weil sie traditionell mit dem Tod oder dem Bösen in Verbindung gebracht wurden. Eine dritte Gruppe von Wildtieren, unschädliche und solche, die man essen konnte, wurden hingegen als «nützlich» bezeichnet. Man fürchtete sie zwar nicht, aber sie nährten trotzdem den Glauben an Überzeugungen, die oftmals als Fantastische grenzten. Am stärksten war das Wissen über die Tierwelt unter den einheimischen Jägern verbreitet.

Introduction

À l'origine, l'auteur de ces lignes est naturaliste et photographe. Avant d'étudier le passé de la faune alpine, il l'a donc observée durant plus de 25 ans, notamment l'ours, le loup, le chamois et les autres. Également historien, il a consacré son travail de fin d'études au gibier, et en a tiré un ouvrage.¹ Malgré cet attache-

ment au gibier, pour la crédibilité de son propos, l'auteur souligne ne pas être un dogmatique qui chercherait par exemple à réhabiliter certaines espèces, en occultant leurs dégâts ou leur dangerosité potentielle.

En guise d'introduction, rappelons que le Valais est un canton du Sud-ouest de la Suisse bordé par la Haute-Savoie (France), ainsi que le Val d'Aoste et le Piémont (Italie). Son territoire couvre une superficie de 5225 kilomètres carrés. Le Valais comprend de nombreuses vallées latérales, où une quarantaine de sommets dépassent l'altitude de 4000 mètres. C'est donc une région alpine par excellence avec, pour seule plaine, l'étroite vallée du Rhône qui y prend sa source. Malgré sa topographie accidentée, le canton abrite traditionnellement une population d'agriculteurs et d'éleveurs répartie sur l'ensemble de son territoire. Les villages s'y échelonnent jusqu'à 2000 mètres, et les troupeaux de vaches ou d'ovins dépassent la cote des 2500 mètres.

La faune valaisanne, XVI^e–XIX^e siècles

Comme ailleurs dans les Alpes, l'implantation humaine, quoique faible y a historiquement influencé les effectifs de la grande faune.² Au XVI^e siècle, celle-ci comprend encore un large éventail d'espèces: ours, loup, lynx, bouquetin, chamois, cerf, chevreuil, marmotte, lièvres commun et variable, tétras-lyre, gélinotte des bois, lagopède alpin, aigle royal et gypaète barbu, pour ne citer que les plus présentes dans les sources.

Or, nos recherches révèlent un déclin précoce, au plus tard dès les années 1550, notamment du cerf et du bouquetin.³ En témoignent les arrêtés protégeant désormais durablement ces deux espèces durant près d'un siècle. Mais cet effort s'avérera vain, comme le déplorent les autorités en 1656. Chamois et marmottes semblent également affectés par une diminution de leurs effectifs dès le milieu du XVI^e siècle, mais dans une moindre mesure. Ces espèces bénéficient dorénavant parfois aussi de mesures de protection, quoique moins étendues. Enfin, dès 1610 environ, l'ours amorce également son déclin,⁴ ainsi qu'en témoigne la diminution depuis lors constante du nombre de primes versées pour encourager sa destruction.

Ce phénomène va se poursuivre. Au XIX^e siècle, il débouche sur la disparition de plusieurs espèces:⁵ le cerf d'abord, dans la première moitié du siècle, puis le bouquetin vers 1850–1860 au plus tard, l'ours en 1865, le loup et le lynx⁶ vers 1880, et enfin le gypaète en 1900. Le chamois, la marmotte, l'aigle et peut-être

le chevreuil parviennent quant à eux à passer le cap du XIX^e siècle. Mais ils se raréfient ou disparaissent dans maintes vallées.

Les causes de ce recul généralisé résident principalement dans la «surchasse». Même si la déforestation, qui connaît également un pic au XIX^e siècle, a sans doute joué un rôle pour certaines espèces, entre autres pour l'ours et le cerf. Ces facteurs ont été amplifiés par l'augmentation démographique du XIX^e siècle. La chasse à outrance résultait des besoins alimentaires⁷ et thérapeutiques («gibier utile») de la population, de la lutte contre les dégâts causés par les prédateurs («nuisibles»), et de diverses peurs inspirées par des espèces pourtant parfois inoffensives, comme le gypaète, un charognard qui a également pâti des campagnes d'empoisonnement visant les grands carnassiers.

Entre la fin du Moyen Âge et le milieu du XIX^e siècle, le refroidissement du climat, lié au Petit Âge Glaciaire, sans s'avérer prépondérant, a probablement aussi contribué à décimer un gibier déjà affaibli. Outre le chevreuil surtout et le cerf, qui peuvent connaître une forte mortalité hivernale, ce facteur doit également avoir affecté le bouquetin, en première ligne sur le front des avalanches. L'ibex a aussi pu souffrir des épidémies transmises par les ovins, de son manque de mobilité dû à des sabots inadaptés au déplacement en terrain neigeux ou glaciaire qui entraînait un isolement croissant de ses dernières populations, ainsi que de sa faible natalité. Le phénomène s'avère donc complexe et pouvait varier selon les espèces. Voilà pour le contexte. Quant à la perception du gibier par la population, diverses sources s'en font l'écho.

Sources évoquant la faune des Alpes valaisannes⁸ et/ou suisses

Entre les XVI^e et XVIII^e siècles, plusieurs chroniqueurs s'attachent à décrire le Valais, et accessoirement sa faune, notamment Sebastian Münster⁹ et Johannes Stumpf¹⁰ vers 1550 et, en 1618, Marc Lescarbot.¹¹ Quant aux naturalistes, à l'époque moderne, ils demeurent rares. Émerge surtout la figure de Conrad Gesner qui, dès 1551, publie son *Historiae animalium*. Cet auteur ne s'intéresse toutefois pas spécifiquement au Valais. Les récits des chroniqueurs et des premiers naturalistes regorgent de croyances entourant la faune alpine. Mais ils contiennent aussi déjà des observations exactes.

En 1812, Hildebrand Schiner apporte une touche plus réaliste – quoique peu détaillée – dans sa description du Valais.¹² Puis, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, apparaissent des naturalistes contemporains majeurs, comme Frie-

drich von Tschudi¹³ et Victor Fatio;¹⁴ leurs observations se veulent scientifiques, mais continuent néanmoins parfois à véhiculer de grossières erreurs.

Au début du XX^e siècle, plusieurs naturalistes du crû commencent à dresser l'inventaire de la faune valaisanne et à récolter des indications sur son histoire. À l'image d'Ignace Mariétan qui devient observateur après avoir grandi dans un village de montagne. Cet auteur – auquel ces lignes doivent beaucoup – livre donc un double regard fort intéressant et critique. Son parcours lui a permis d'écrire plusieurs articles consacrés notamment aux croyances inspirées par la faune.¹⁵ De nombreuses monographies communales fourmillent également de croyances, légendes et anecdotes rapportées dans la rubrique «folklore». Dès 1963, dans ses études sociologiques, Rose-Claire Schüle étudie les noms patois des animaux ou les êtres maléfiques. Enfin, certains témoignages contemporains continuent à relayer des croyances transmises oralement. Glanés dans les villages auprès des «aînés», ces récits sont parfois encore transmis aux jeunes générations.¹⁶

Ces sources variées révèlent la dimension psychologique du regard posé sur la faune, oscillant entre crainte et fascination. Ce regard, en effet, trahit souvent des peurs physiques ou une crainte surnaturelle plus diffuse. Les dégâts causés par les «nuisibles» inspirent également de l'appréhension, mais on observe aussi des croyances positives, confinant au fantastique ou concernant les vertus supposées du gibier «utile». Commençons ce tour d'horizon par la crainte la plus profondément ancrée en nous, celle de voir certaines bêtes nous attaquer.

Craintes physiques ou d'ordre surnaturel

Ce loup qui n'a guère attaqué les Valaisans, mais les effraie encore

Même en 2009, la question de la dangerosité des grands prédateurs demeure controversée. C'est le cas en Valais où le loup se montre à nouveau depuis 1995, après plus d'un siècle d'absence.¹⁷ Là où la Bête vient de réapparaître, certains craignent désormais pour leurs enfants ou n'osent plus «aller aux champignons». Et pourtant, si la peur reste palpable, les annales valaisannes sont loin d'enregistrer de «nombreuses victimes», comme certains auteurs l'ont écrit au XX^e siècle, sans étayer leurs dires.¹⁸ Ainsi, une seule agression imputable au loup est parvenue à notre connaissance: un rapt d'enfant qui date de 1634 (val

d'Illiez). Nulle comparaison donc avec les 3000 attaques découvertes en France par Jean-Marc Moriceau,¹⁹ même en tenant compte des différences de superficie et démographiques entre ces deux territoires.²⁰

Plusieurs témoignages confirment la faible dangerosité locale du canidé. En 1812, le Valaisan Schiner en brosse un portrait affligeant. Mais, il précise: «Heureusement pour l'Homme qu'il ne se porte pas à l'excès de l'attaquer.»²¹ Au vu de l'exécrable réputation du loup, nul doute que si des cas récents d'agression avaient alors existé, ils auraient été rapportés, donnant probablement lieu à des exagérations, voire des affabulations.²² En outre, parmi plusieurs dizaines de lois ou d'arrêtés et quelques centaines de primes à la destruction que nous avons examinées du XVI^e au XIX^e siècle, aucun document ne mentionne un loup agressif en Valais. Durant la même période, deux attaques de lynx et une attaque d'ours y ont pourtant laissé des traces écrites. Citons encore le naturaliste Tschudi, qui, en 1859, écrit qu'en Suisse «on cite à peine, dans le siècle actuel, un loup ayant attaqué l'homme».²³

Nos montagnards partageaient-ils ce constat? Rien n'est moins sûr au vu des réactions actuelles. D'autre part, au moins jusqu'en 1875, au val d'Anniviers, certains conjurent la crainte du loup par des prières. Dans la même région, seuls les hommes seraient allés s'occuper du bétail dans les mayens, les femmes et les enfants n'osant s'aventurer loin des villages pour cette raison.²⁴ Plus que d'autres animaux, le canidé inquiète donc, probablement en partie pour des raisons culturelles. Car l'Antiquité associe déjà la Bête au Mal. Puis, le christianisme en a fait un suppôt du Diable. Ainsi, dans le très catholique Valais, ses cris accompagnaient des processions maléfiques.²⁵ Des cas de lycanthropie y étaient également rapportés. Ils concernaient des individus suspectés de sorcellerie, trahis par leurs empreintes tantôt humaines tantôt lupines...

Reste à expliquer les différences apparentes de dangerosité du loup entre la France et le Valais: le facteur démographique – humain et animal – prédomine-t-il? L'accoutumance des canidés français à la chair humaine, peut-être due à la présence de champs de bataille – absents du Valais – a-t-elle eu une influence? L'anthropophagie lupine résulte-t-elle d'habitudes locales relevant d'une «culture animale»,²⁶ envisageable dans le cas d'une espèce intelligente et opportuniste? Les modalités du pastoralisme sont-elles en cause? Le facteur rabique, éventuellement différent d'une région à l'autre, explique-t-il ces nombreuses attaques? Certaines accusations d'homicides sont-elles infondées?²⁷ Les sources du Valais comportent-elles des lacunes, ou les registres paroissiaux n'y ont-ils pas encore été assez étudiés? Pour l'heure, nous ne saurions trancher.

L'ours: un danger potentiel avéré qui inspirait pourtant moins la peur

Concernant l'ours, on relate seulement l'attaque mortelle d'un chasseur par un plantigrade blessé par balles, en 1830 à Hérémente. Alexandre Dumas, de passage en Valais en 1832, rapporte un second cas, avant d'admettre l'avoir inventé.²⁸ Sur place, probablement a-t-il entendu parler de l'attaque de 1830. Voilà qui illustrerait donc comment un premier récit, véridique, pouvait inspirer des faussaires. En outre, cette anecdote confirme nos hypothèses sur la dangerosité du loup, qui aurait vraisemblablement été montée en épingle si des attaques récentes avaient existé.

Cependant, d'autres accidents doivent avoir été causés par l'ours. Notamment parce que, jusqu'au XVI^e siècle, le plantigrade se chassait souvent à l'épieu, ce qui constituait un sport périlleux. C'est peut-être aussi en raison de ce danger que, dans le Chablais valaisan, durant les battues médiévales des souverains savoyards, les villageois devaient parfois s'acquitter d'une amende pour avoir mal barré – volontairement? – le passage au plantigrade. Et même par la suite, la décharge unique d'un fusil à silex n'avait pas toujours immédiatement raison du puissant animal, qui pouvait alors charger son agresseur. Ce cas de figure semble avoir inspiré des récits de chasse dénotant une peur certaine du plantigrade qui mettent en scène un chasseur. Après une première salve, il ne parvient à recharger son arme pour achever la bête qu'au dernier moment, lorsque celle-ci a presque englouti le canon dans sa gueule béante. Mais la présence de détails récurrents suggère des récits stéréotypés – quoique vraisemblables – visant surtout à exalter le courage des Nemrods. Quoi qu'il en soit, vers 1572, le Valaisan Thomas Platter évoque une nuit de sa jeunesse passée en forêt dans la peur d'y croiser un ours.²⁹

À l'inverse, plusieurs témoignages du XIX^e siècle relatent une coexistence pacifique avec l'Homme. Notamment lorsque, à l'automne, les ours visitaient les vergers proches des villages, «sans préjudice» physique pour les habitants, comme à Vercorin. Vers 1820, des bûcherons de Mâche travaillent même une journée entière près d'une ourse accompagnée de ses petits, ce qui constitue pourtant une situation délicate.

La perception du plantigrade s'avère donc plus ambivalente que celle du loup et ceci malgré sa dangerosité supérieure en cas de blessure ou de présence d'ours. Mais, comme l'a démontré Michel Pastoureau,³⁰ l'ours jouit dans la culture occidentale d'une image qui demeura longtemps positive, et dépourvue de l'aura maléfique du canidé. En outre, contrairement à ce dernier, le plantigrade était une

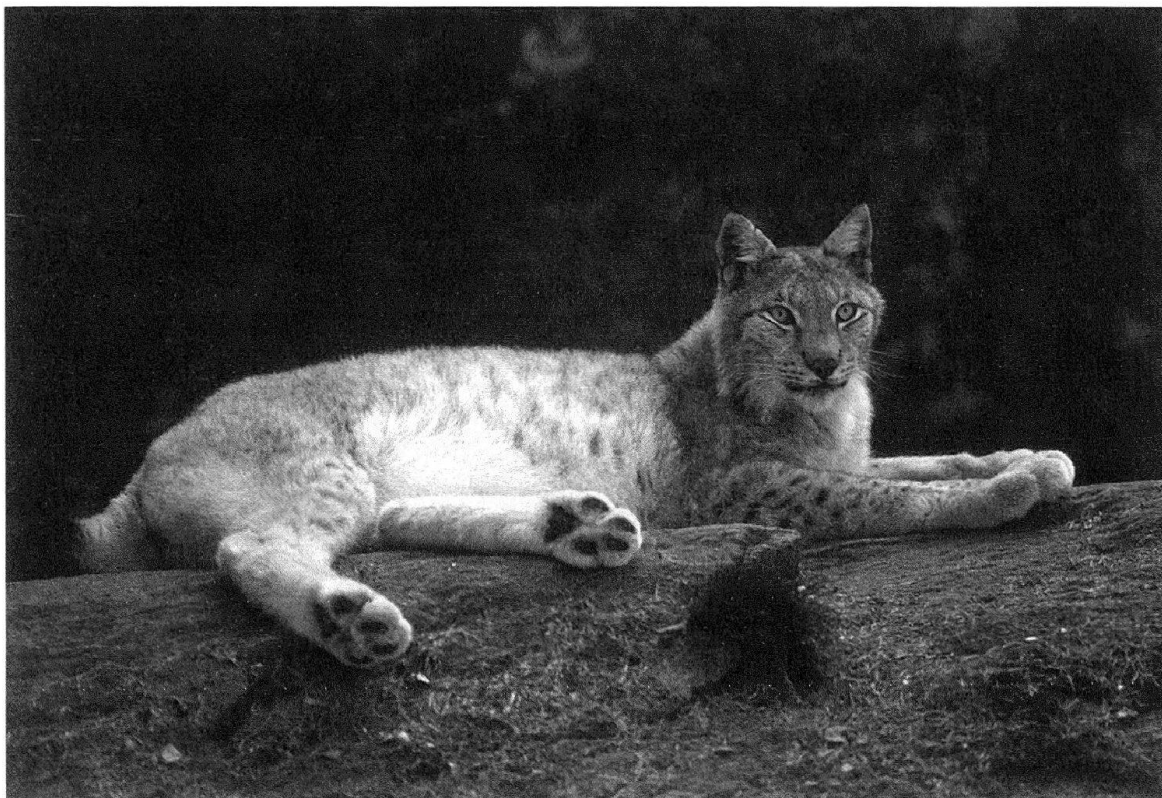


Fig. 1: *Le lynx (ici captif) a laissé peu de traces dans la documentation valaisanne car il était souvent confondu avec le loup, comme l'indique son ancien nom de loup-cervier. Photo: A. Scheurer / www.photonature.ch.*

espèce comestible dont la chair était appréciée et il entraînait dans la composition de divers remèdes. Malgré ses dégâts, Martin se rapprochait donc symboliquement du gibier «utile». De ce fait, il effrayait peut-être aussi moins que le canidé qui, selon Schiner, «n'a rien de bon que sa peau, ô l'infâme voyageur»!³¹

Le lynx, ce méconnu

Quant au lynx, en 1770, un chasseur succombe à son attaque à Ernen. Là encore, l'animal était blessé. En 1866, un félin meurtri mord à nouveau – mais superficiellement – un Nemrod. Auparavant, cet animal «avait poursuivi des personnes à plusieurs reprises» – durant le rut, étant peut-être affolé. Selon un texte contemporain: «Le val d'Anniviers a ainsi été libéré d'une bête qui avait terrorisé une partie de sa population.»³² À Conthey pourtant, à la même époque, le lynx est connu pour ne pas s'attaquer à l'Homme.³³

Même si la Bête traînait aussi une réputation inquiétante de «suceur de sang»,³⁴ la peur qu'elle aurait pu inspirer a laissé peu de traces. Peut-être parce que le félin, jadis appelé loup-cervier ou *tierwolf*, était souvent confondu avec le canidé. Aussi le «loup» est-il récurrent en toponymie valaisanne, contrairement au lynx qui n'y apparaît jamais, du moins explicitement.

Craintes physiques infondées

Au vu des rares attaques répertoriées, la dangerosité des grands prédateurs semble donc très relative en Valais. D'ailleurs, la plupart des cas se cantonnent à des situations de chasse et impliquent des bêtes blessées. Pourtant, la crainte de ces animaux était probablement répandue dans la population, surtout celle du loup. Cette hypothèse est appuyée par la peur qu'inspiraient des espèces, elles, totalement inoffensives.

Prenons le gypaète. Même les naturalistes de la seconde moitié du XIX^e siècle, comme Tschudi et Fatio, relatent ses prétendues attaques sur des enfants voire des adultes.³⁵ En 1913, W. A. B. Coolidge évoque encore ses agressions «occasionnelles». ³⁶ Pourtant, ces récits semblent délirants à l'ornithologue actuel. Certes, le vautour rase volontiers le terrain, passant parfois fort près de l'Homme. Mais en bon charognard, il vérifie simplement qu'il ne s'agit pas d'une proie, et ne cherche nullement à l'emporter dans les airs, ou l'assommer «par les coups répétés de ses énormes ailes» comme le pense Tschudi. Outre ce comportement familier, l'envergure extraordinaire du gypaète (2,7 mètres) et son air sévère peuvent aussi avoir fait croire en sa dangerosité. L'aigle royal se voyait également attribuer des kidnappings. Pour les prévenir, en 1941, les petits bergers hérensards arborent encore une clochette censée éloigner le rapace – et les serpents.³⁷ La même année, Mariétan, lui-même pâtre dans sa jeunesse, écrit qu'au val d'Illiez «quand un enfant disparaît en montagne, on dit sans autre que l'aigle l'a pris». Mais l'auteur souligne ne pas connaître un seul cas d'attaque crédible. Rappelons qu'alors, les effectifs du rapace sont environ dix fois moindres que de nos jours. Même des bestioles inspiraient la crainte. Si l'on regardait la «belette», elle «sifflait» pour rameuter ses congénères qui tuaient alors l'impudent.³⁸ Le simple fait de siffloter exposait au même risque.³⁹ Sa morsure ou celle de l'hermine – bien plus fréquente – était réputée venimeuse voire mortelle. En outre, ces animaux auraient projeté un liquide acide sur quiconque les attaquait. Les amphibiens étaient venimeux. La libellule possédait

une piqûre aussi dangereuse que celle de la vipère; elle pouvait crever les yeux. Et le contact des écailles du papillon provoquait la gale ou la calvitie.

Animaux malfaisants et êtres surnaturels

D'autres espèces, associées au Mal, à la Mort ou à la nuit, inspiraient une crainte surnaturelle plus diffuse. Les rapaces nocturnes, jugés maléfiques, laissaient présager la mort des gens et du bétail. Voilà pourquoi, en 1634, leur capture rapporte le triple de celle de l'autour des palombes qui lui, pourtant, menace réellement les poules. De telles croyances ont persisté longtemps. Encore vers 1985, nous avons découvert une chouette hulotte clouée sur la façade d'un cabanon. Notre propre grand-mère pensait qu'un «corbeau», oiseau de mauvaise augure, avait annoncé le décès de son jeune frère en venant croasser sur le toit familial. Dans cette veine, le «renard de la mort» glapissait avec insistance sur un terrain dont le propriétaire allait bientôt disparaître.⁴⁰ Le canidé apparaissait également dans des histoires de lycanthropie.⁴¹ Même des bestioles pouvaient nuire aux humains: si un enfant tuait un rouge-queue noir perché sur le toit de son foyer, son père ou sa mère allait mourir.⁴² Sinon, le passereau nichant sur la maison était perçu comme un porte-bonheur. Toujours selon Mariétan, l'hermine et la belette étaient redoutées en Valais pour «le mal qu'elles faisaient». «Malheur à celui qui les attaquait, les poursuivait, les effrayait», ou offensait leur vanité. En 1945, cet auteur se souvient: «Je craignais l'hermine parce qu'on me disait que cet animal est malfaisant, il circulait beaucoup de légendes sur son compte.»⁴³ Le faciès, l'effronterie, la rapidité fulgurante et la réputation «sanguinaire» des petits mustélidés ont peut-être contribué à les rendre si inquiétants. Mais une autre piste se profile, résultant de l'association de ces animaux avec les serpents si honnis,⁴⁴ peut-être due à leur silhouette cylindrique et allongée. Enfin, on considérait les amphibiens néfastes, de sorte que la seule apparition d'une salamandre tachetée pouvait attirer le malheur. Les montagnards croyaient aussi en l'existence d'animaux fabuleux: la vouivre hantait lacs et étangs; il y avait aussi un serpent à tête de chat. Certains Nemrods inquiétaient par leur familiarité troublante avec le gibier, qu'ils savaient plier à leur volonté, s'assurant ainsi le succès de la chasse. On les appelait *enzerneurs*, terme signifiant «jeteurs de sort». L'un d'eux était prénommé Sylve du fait de sa proximité inhumaine avec le règne animal. Un jour, il serait entré dans la tanière d'un ours en sa présence, sans subir d'attaque!

Les «nuisibles» et leurs dégâts

Les ravages des prédateurs

La faune n'inspirait pas seulement des fantasmes, mais aussi des craintes concrètes, comme celle de ses dégâts. Cet aspect concerne surtout le loup, l'ours et, dans une moindre mesure, le lynx. L'ours s'en prenait aux porcs, aux ovins et même aux bovins; au printemps et en automne surtout, quand il avait besoin de protéines. Il n'hésitait pas à visiter les étables par effraction. Le plantigrade ravageait également les champs de céréales, parfois jusqu'en plaine, et se servait dans les vergers. Concernant le loup, les nombreux ovins qu'il prélève actuellement donnent une idée de ses dégâts passés. Ainsi en Valais, récemment, 15 moutons ont péri en une nuit sous les crocs d'un seul prédateur, et plusieurs dizaines en un mois. Le canidé attaquait également les veaux. Souvent, il ne consommait pas entièrement ses proies. Cela devait accroître la haine à son égard dans une société pauvre très utilitariste. La découverte d'animaux de rente atrocement mutilés, parfois même encore vivants, contribuait à le rendre inquiétant. Quant au lynx, il dévore à l'occasion un ovin. Mais contrairement au canidé, ce n'est pas un *serial killer* qui tue plus qu'il ne consomme, et ses attaques semblent moins fréquentes. Ainsi, le félin se contente en général d'une proie par semaine. Ce qui n'en faisait pas moins un animal destructeur aux yeux des montagnards. L'aigle pouvait emporter un cabri. Le renard, la fouine et l'autour s'attaquaient aux poules. Ces dégâts frappaient durement des villageois démunis ne possédant que quelques bêtes, et pour la plupart désarmés. D'autant plus qu'alors, il n'y avait pas d'indemnisation. C'est pourquoi en Valais, dès 1501, des primes en espèces encourageant la destruction des carnassiers. Au XIX^e siècle, elles atteignent parfois des montants considérables, supérieurs à trois mois de salaire d'un gendarme. Ces montants s'expliquent peut-être parce qu'avec la raréfaction du gibier, les attaques sur le bétail se multipliaient.

Dégâts fictifs

Là encore, certaines bêtes se voyaient accusées à tort. En particulier celles qui traînaient près du bétail sans raison apparente. Par exemple, la bergeronnette grise fréquente volontiers le cheptel, auprès duquel elle trouve quantité d'insectes. Mais l'éleveur d'autrefois, ignorant son régime alimentaire,

chassait cette présence suspecte à coups de pierres: car le passereau avait la réputation de faire tourner le lait.⁴⁵ Probablement à cause de sa queue agitée en permanence, qui lui a valu le nom populaire de hochequeue. Le rouge-queue noir est un autre insectivore commun en zone rurale. Il ne fallait pas le tuer quand il trônait au sommet d'une étable. Sinon, la plus belle vache risquait de crever. Si on ennuyait l'hermine et la belette, elles se vengeaient en mordant le bétail au pis. Comble du malheur, les petits mustélidés – comme les serpents – savaient traire le bétail et pouvaient même tarir son lait de leur souffle. Ce pouvoir de nuisance visant la manne laitière provient peut-être du fait que l'hermine se montre réellement friande du liquide. Selon le naturaliste Robert Hainard, elle en chaparde même en pénétrant dans les chalets!⁴⁶ Enfin, le gypaète était censé s'en prendre aux agneaux, comme l'indique son nom allemand de *Lämmergeier*. Or, le vautour se nourrit en réalité de la moelle contenue dans les os des charognes. Seul le délit de faciès doit donc lui avoir valu sa réputation. Soulignons que toutes ces croyances ont encore cours durant la première moitié du XX^e siècle, et sans doute même après.

En résumé, diverses espèces inoffensives rejoignaient les animaux «nuisibles» ou «malfaisants» dans l'esprit commun. Il suffisait pour cela d'être jugé inutile, car non comestible, d'évoluer à proximité du bétail, d'avoir des mœurs suscitant l'incompréhension ou un aspect impressionnant.

Animaux aux mœurs fantastiques

La fascination exercée par le «gibier utile»

Aux antipodes des animaux néfastes, le «gibier utile» regroupait des espèces comestibles ne causant pas de dégâts. Autant les premiers rebutaient nos aïeux, autant le second les fascinait. Au point que ses mœurs inspiraient des croyances fantastiques qui, pour certaines, existaient déjà dans l'Antiquité et ont perduré jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle. Elles remontent parfois à Pline l'Ancien (1^{er} siècle), dont la *Naturalis Historia* a été traduite au XVI^e siècle et sera largement reprise par les auteurs contemporains. D'autres croyances semblent plus typiques du Valais, mais il s'avère difficile de l'établir avec certitude.

Bouquetins et chamois

Les animaux régnant sur le vide nourrissaient de nombreux fantasmes. Peut-être parce qu'avant l'essor de l'alpinisme, ils maîtrisaient un monde que les montagnards percevaient comme éminemment hostile.

Le bouquetin surtout a stimulé l'imagination humaine, aussi du fait de ses cornes extraordinaires au centre de diverses légendes. Selon les auteurs du XVI^e siècle – Gesner, Münster et Stumpf⁴⁷ – qui suivent en cela parfois Plin, elles lui permettent de parer les chutes de pierres, de se réceptionner en cas de dévissage, de se propulser de rocher en rocher, ou de gravir les falaises. Sentant sa mort prochaine, l'animal s'en serait servi pour se précipiter dans le vide. En outre, l'ibex vivrait près des glaciers pour ne pas devenir aveugle. Cette explication insolite a traversé les âges, depuis Münster en 1550 jusqu'à Schiner en 1812. À nouveau, nous pouvons avancer une hypothèse sur son origine: elle concerne la kérato-conjonctivite qui affecte bouquetins et chamois, les rendant effectivement «aveugles». Jadis, cette maladie infectieuse épargnait peut-être davantage les ibex des zones les plus élevées – et donc les plus glaciaires – où les troupeaux d'ovins, vecteurs de la maladie, s'aventuraient moins. Quant au chamois, le sommet de son crâne possédait deux «trous du flair» lui permettant de respirer lorsqu'il fouille du mufler le manteau neigeux, en quête de végétation.⁴⁸ Ces «trous» existent bien, mais il s'agit en fait de glandes utilisées pour marquer son territoire durant le rut. Enfin, selon un auteur anglais du XIX^e siècle, les chamois franchissent les névés en file indienne et à saute-mouton!⁴⁹

La marmotte

La marmotte a également inspiré nombre de croyances. Son cas illustre bien comment des observations exactes donnaient pourtant lieu à des interprétations farfelues. Ainsi, les montagnards savaient qu'à la fin de l'été, elle récoltait du foin pour en garnir sa chambre d'hibernation. Mais selon eux, l'opération se déroulait de façon fabuleuse: les rongeurs chargeaient un congénère «gisant à la renverse» comme un chariot, puis le traînaient dans le terrier! Cette croyance à la peau dure, déjà notée chez Plin, puis relayée par Lescarbot, sera encore collectée en Valais par Mariétan vers 1941. Nos montagnards connaissaient également les dates d'entrée en hibernation. Mais ils pensaient qu'une fois



Fig. 2: *Plus que nul autre animal, le bouquetin fascinait nos aïeux. Ses mœurs inspiraient de nombreuses croyances farfelues. Mais, dans le cas de cette scène, la réalité rejoint la fiction. On peut se demander quelle interprétation en aurait été tirée. Photo: A. Scheurer / www.photonature.ch.*

sous terre, les rongeurs s'alimentaient grâce à des «tétines» leur poussant pour l'occasion.⁵⁰ Enfin, l'on admettait communément que les marmottes sifflaient et qu'elles postaient des sentinelles. En réalité, comme l'ont souligné Mariétan et Hainard, leur «sifflement» est un cri suraigu, et chaque animal se montre très vigilant.⁵¹ Plus de 60 ans après ce démenti, de nombreuses personnes persistent à penser que la marmotte siffle!

Les croyances «utiles»

La fascination exercée par les espèces «utiles» expliquerait leur usage à des fins thérapeutiques. Voilà pourquoi le bouquetin, le chamois et la marmotte se retrouvent parmi les animaux les plus prisés de la médecine traditionnelle. À l'image du cannibalisme guerrier, il s'agissait de s'approprier les vertus prêtées à ces bêtes en les consommant. Suivant ce principe d'analogie, des grimpeurs tels que le bouquetin, le chamois et l'écureuil auraient permis de combattre le vertige. La marmotte, qui tolère bien l'humidité du sous-sol, aurait soigné les rhumatismes et les refroidissements. Et cette grande dormeuse aurait logiquement aussi possédé des vertus somnifères ou anesthésiantes durant l'accouchement.⁵²

Le bouquetin – et d'autres animaux –: une pharmacie sur pattes

Le bouquetin était de loin l'animal le plus prisé, un peu l'équivalent du tigre en Asie. À nouveau, ses cornes fantastiques semblent avoir contribué à cette fascination. Sculptées en gobelet, elles détectaient le poison contenu dans un liquide. Pilées, elles soignaient crampes et coliques.⁵³ Au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime, ces attributs reviennent d'ailleurs en principe aux «seigneurs» valaisans. Le sang de l'ibex – comme celui du chamois – permettait de combattre la pleurésie et ses fièvres; il dissolvait aussi les calculs rénaux.⁵⁴ Réputé très chaud, le fluide devait être tempéré d'où, selon Lescarbot, le goût de l'animal pour les hauteurs. Même ses os et ses crottes étaient utilisés. Cet engouement thérapeutique a sans doute motivé la persécution du bouquetin, autant que sa chair. D'ailleurs, en 1743 et 1803, soit peu avant son extinction, l'Hospice du Grand-St-Bernard continuait à envoyer des échantillons de son sang ou de sa viande à des notables, jusqu'à Rome ou Paris, probablement pour répondre

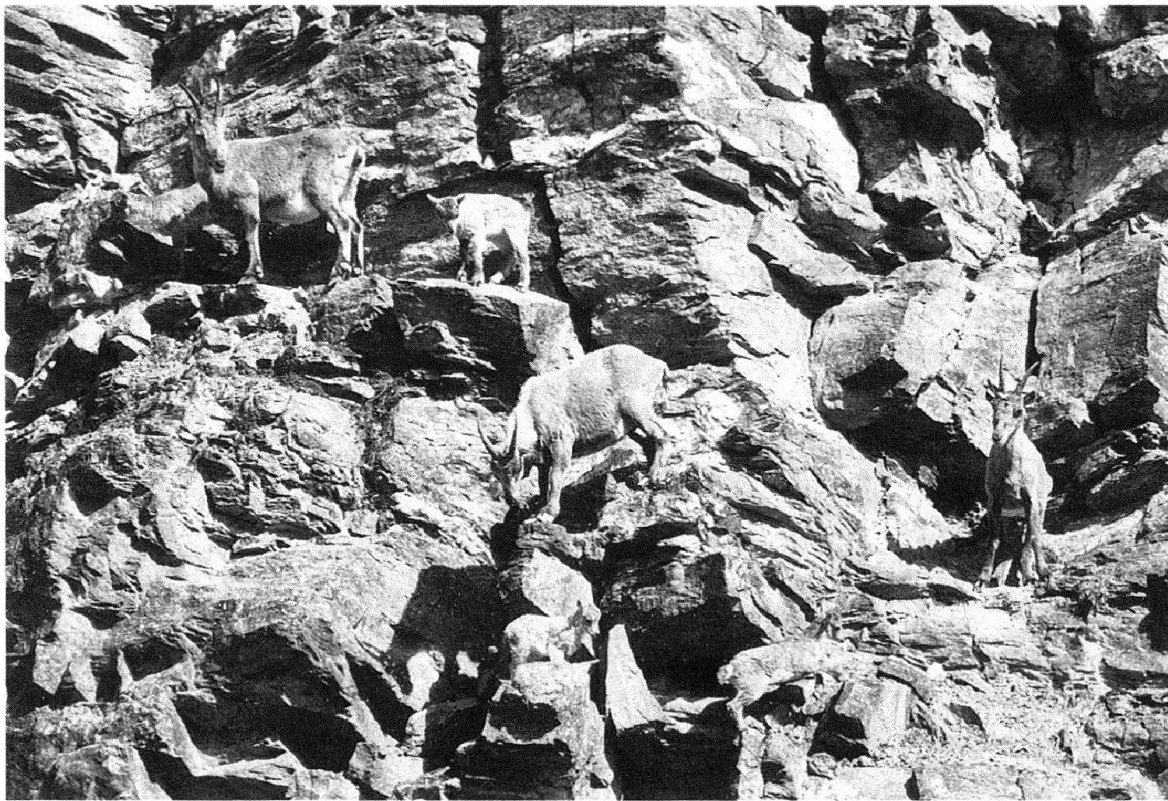


Fig. 3: Dans la médecine traditionnelle, basée en ce qui concerne la faune sur le principe d'analogie, la chair du bouquetin servait à combattre le vertige. L'ibex offrait de nombreuses autres applications thérapeutiques qui ont contribué à sa quasi-disparition en Europe au XIX^e siècle. Photo: A. Scheurer / www.photonature.ch.

à des besoins médicaux!⁵⁵ Signalons qu'en Valais, sous l'Ancien Régime, les défenses de chasse les plus strictes prévoyaient parfois des dérogations pour soigner les malades. Le cerf fascinait également par les dimensions de son trophée, dû aux autorités. Ses bois, pilés, chassaient les vers parasites de l'Homme selon Stumpf. D'après cette idée, d'origine antique, le cervidé aurait été un mangeur ou un dompteur de serpents et il était un remède contre leur morsure. Quant à la chair de la gélinotte, un gallinacé fort vigilant et difficile à détecter en raison de sa robe camouflée, selon Lescarbot, elle stimulait la vue. Et celle de son cousin, le lagopède, facilitait la digestion. Car l'on disait que l'oiseau des hauts déserts glacés était capable de se contenter de neige pour seule nourriture.

Animaux prévisionnistes

La faune inspirait d'autres croyances «utiles». Ainsi, divers comportements animaux étaient perçus comme des signes de l'évolution du temps. Ceci peut paraître folklorique. Mais, pour les paysans d'autrefois, ces croyances répondaient à une angoisse profonde et un besoin vital. Car la maîtrise des phénomènes naturels par l'anticipation de leur arrivée, permettait d'influencer les cultures, les foins ou la transhumance. Le tambourinement du pic épeiche, le cri du pic noir et celui du renard faisaient présager une dégradation du temps; de même que le vol stationnaire du faucon crécerelle, le passage à basse altitude de l'aigle, de la buse et des hirondelles, ou l'évolution des chocards à bec jaune en troupe – pourtant quotidienne à la mauvaise saison.⁵⁶ Les appels de la marmotte indiquaient un changement météorologique. En hiver, la hauteur du vol du crécerelle désignait la limite de la prochaine neige. Là encore, l'explication correspond à un comportement réel, ce rapace ayant la particularité de voler sur-place pour repérer les rongeurs. Enfin, l'émancipation des aiglons annonçait les premières neiges de l'été. En 1997, un sexagénaire nous a rapporté cette croyance qu'il défendit encore bec et ongle devant notre scepticisme.

Une bonne connaissance du gibier malgré tout

Un savoir orienté vers la chasse

Ces nombreuses croyances ne doivent pas occulter les connaissances réelles des montagnards en matière de gibier. Mais ces dernières s'avéraient surtout pratiques et orientées vers la chasse. Les Nemrods connaissaient ainsi les rythmes biologiques de la faune (hibernation, et caetera), ses habitudes, passages et autres lieux de gagnage.⁵⁷ Ainsi, au XVI^e siècle, Stumpf relève que les chasseurs valaisans attendent les chamois aux salines. La large pratique du piégeage atteste de ce savoir. Cette technique permettait la capture d'espèces variées, de la grive à l'ours. D'ailleurs, comme l'indiquent les primes à la destruction, il existait de véritables spécialistes de cet art aux tableaux de chasse impressionnants. Certains usages cynégétiques raffinés remontent à fort loin. Déjà au XVI^e siècle, selon Stumpf, la gélinotte se chassait à l'appau depuis un affût fermé. Rappelons que ce gallinacé très vigilant et craintif, doté d'un camouflage parfait et habitant des sous-bois touffus, exige une approche minutieuse. En imitant son chant, le



Fig. 4: *L'Alpe, ses paysages sévères ou dramatiques, et les risques quotidiens qu'elle faisait planer sur les montagnards, ont contribué à l'éclosion de nombreuses croyances souvent inquiétantes. Photo: A. Scheurer / www.photonature.ch.*

chasseur jouait sur les réflexes territoriaux du mâle durant les parades, parvenant à l'attirer jusqu'à ce qu'il se prenne dans ses filets. Mais encore devait-il auparavant savoir identifier un chant suraigu et de faible portée, étouffé par le concert des passereaux, et plus difficile encore, l'imiter. Car à la moindre fausse note, la gélinotte se méfie et ne vient plus au-devant de l'appelant.

Des noms patois parfois très précis

Les noms patois des animaux dénotent aussi parfois une fine observation de leurs mœurs. Par exemple, à Nendaz, celui du rouge-queue à front blanc signifie littéralement la «machurée des trous».⁵⁸ Effectivement, ce passereau présente une livrée multicolore et niche dans des cavités d'arbre.

Mais ce savoir s'appliquait surtout à des animaux possédant une image positive ou neutre. Dès qu'une espèce s'entourait d'une aura négative, le regard de l'Homme se brouillait, empêchant l'analyse objective de ses mœurs. Ainsi, en 1963, R.-C. Schüle relève la difficulté de récolter des indications relatives aux noms des rapaces nocturnes. Probablement parce que nommer une bête revenait déjà à l'invoquer. Et, dans une société très religieuse comme le Valais rural, l'on n'invoquait pas le Malin.

Conclusion:

Causes d'une perception dominée par la crainte et le fantastique

En résumé, plusieurs facteurs – objectifs ou subjectifs – ont contribué à façonner une perception de la faune dominée par la crainte et le fantastique.

Pour le citoyen actuel, l'image du milieu alpin s'avère largement positive. Elle est synonyme de nature, de beauté, d'aventure, de loisirs ou de vacances. Or, il n'en allait pas de même pour nos aïeux qui y survivaient au quotidien dans une grande pauvreté. Les photographies de montagnards valaisans réalisées au début du XX^e siècle le prouvent. Elles montrent des faces burinées, dures, graves, parfois hébétées, sans âge... Car dans les vallées, la situation matérielle et sanitaire était mauvaise. Et les forces de la Nature menaçaient des moyens de subsistance précaires. Trop de pluie ou son contraire, la sécheresse, détruisait le fourrage nécessaire au bétail. En un instant, la grêle pouvait anéantir pâtures et récoltes. Quant aux prédateurs, ils prélevaient un nombre important d'animaux de rente. Même la perte d'une chèvre ou de quelques poules pouvait entraîner de lourdes conséquences pour le lésé. À l'occasion, certes rarement, les grands carnassiers s'en prenaient même à l'Homme. Dans le cas plus fréquent d'une morsure de vipère, il n'y avait ni sérum ni hôpital où se faire soigner. Le pain béni porté sur soi comme seule protection donne la mesure du dénuement des montagnards.⁵⁹ Pour cette raison, la peur panique et atavique du serpent demeure répandue en Valais, encore de nos jours. En outre, comme l'a souligné Mariétan, la vie à la montagne impliquait de nombreux dangers: la foudre, l'avalanche ou l'éboulement ravageait les maisons, tuant parfois leurs occupants. Les tâches journalières comportaient maints risques: chute durant les foin, dérochage pour le pâtre menant le troupeau. Il y avait aussi l'arbre écrasant le bûcheron, la noyade dans le torrent grossi par la fonte des neiges, etc. L'Alpe menaçait donc au quotidien l'existence

des montagnards. Cet environnement hostile et inquiétant a développé en eux un fort sentiment de vulnérabilité, qui explique en partie la prédominance des croyances négatives suscitées par les espèces «nuisibles», jugées inutiles, ou victimes d'un délit de faciès. La fragilité de l'Homme face aux forces chaotiques de la Nature appelait aussi un besoin d'ordre et de maîtrise que comblaient les croyances «utiles».

La méconnaissance de la biologie animale, ainsi que le contexte culturel et religieux contribuaient également à draper la faune d'une aura inquiétante ou surnaturelle. Rappelons que l'éthologie est seulement une science récente. De nos jours encore, elle continue à se heurter aux croyances établies. Or, malgré l'absence d'outils scientifiques, nos aïeux cherchaient à décrypter les mœurs animales. Et si leurs observations s'avéraient souvent correctes, ils se méprenaient néanmoins tout aussi fréquemment en les interprétant. D'où, à nouveau, des croyances erronées. La culture et la religion ont aussi concouru à moraliser les mœurs des animaux, et à en diaboliser certains. De même, l'utilitarisme borné prévalant dans une société pauvre répartissait les espèces entre «utiles» d'une part, et «inutiles» d'autre part. Les premières, jugées bienfaisantes, suscitaient une admiration qui les entourait d'un charme fantastique. Les secondes devenant au contraire malfaisantes dans la logique des montagnards. Puisqu'elles ne faisaient pas le Bien, elles devaient forcément vouloir le Mal. Car, évidemment, la Nature a horreur du vide.

Annexe 1:

Attaques de loups sur l'Homme en Suisse

K. Bretscher⁶⁰ relève plusieurs attaques: en 1511, près de Coire: trois «filles» tuées en une fois; en 1515 à Lausanne: deux jeunes bergers tués; en 1517, aux alentours de Zurich, les loups dévorent «beaucoup» de personnes mortes de froid durant un hiver très rigoureux; en 1537 et 1538, à Appenzell et Zurich, on signale plusieurs cas de morsures de loups enragés dont les suites, pour les victimes, rappellent la lycanthropie; en 1571, à nouveau dans la région de Zurich et/ou en Appenzell (?), durant un hiver rigoureux, «beaucoup» de gens sont dévorés, mais alors qu'ils sont déjà morts dans certains cas (en fait, il s'agit peut-être d'une confusion de date entre 1517 et 1571, ces deux cas similaires provenant de la même source); en 1575, à Altstätten, en une seule journée, un loup, apparemment enragé, attaque un jeune berger qui décédera

des suites de cette attaque, et quatre autres personnes, avant d'être tué; en 1594, à Zurich, plusieurs enfants sont dévorés par des loups; en 1751, en Autriche voisine (plutôt qu'en Suisse?), cinq ou six personnes sont mordues par un loup enragé – dont au moins trois périront – avant qu'il ne soit tué; en 1805, dans l'Oberland bernois, plusieurs personnes sont attaquées et l'une périt.

K. Bretscher cite encore quelques autres cas, mais ceux-ci ne nous paraissent pas assez détaillés ou crédibles pour pouvoir être admis sans réserve en raison de leur récit stéréotypé, et du témoignage de Tschudi (1859). Ce sont les cas mentionnés dans les Grisons en 1790 ou 1797, dans l'Oberland bernois en 1818, dans le canton de Soleure en 1867. Selon un autre auteur, en 1632, plusieurs enfants auraient aussi été dévorés à Chancy et à Avully, dans le canton de Genève.⁶¹

Annexe 2:

La faune dans la toponymie valaisanne

La toponymie confirme l'idée d'une bonne connaissance pratique du gibier chez les montagnards, car elle évoque souvent celui-ci. À cet égard, il est erroné de croire que la présence d'animaux dans les noms de lieux se rapporterait surtout à des traits morphologiques du paysage (la forme d'un rocher par exemple). Pour preuve, dans le Valais romand, la répartition des toponymes évoquant l'ours ou le bouquetin coïncide parfaitement avec la présence réelle et localisée de ces espèces, dévoilée par les primes à la destruction et divers témoignages écrits. Dans le cas du plantigrade, à une seule exception, tous les toponymes actuels s'y rapportant proviennent des vallées latérales situées sur la rive gauche de la vallée du Rhône qui, au XIX^e siècle, enregistrent encore plus de 50 captures. Quant à la rive droite, qui ne conserve qu'un seul nom de lieu évoquant l'ours, elle n'aurait produit qu'une capture durant ce siècle. C'est aussi le cas pour le bouquetin: les rares toponymes qui évoquent son ancienne répartition correspondent aux derniers indices de sa présence au XIX^e siècle.

Notes

- * Ce travail est dédié à la mémoire de nos aïeux, qui luttèrent sans relâche contre les forces de la Nature, malgré une existence pénible, précaire et ses drames quotidiens. Libérés de ces contraintes, nous pouvons enfin admirer l'incommensurable beauté de l'Alpe.
- 1 A. Scheurer, *Animaux sauvages et chasseurs du Valais: huit siècles d'histoire (12^e–19^e siècle)*, Fribourg 2000.
- 2 En 1798, la population valaisanne est estimée à 60'344 habitants, chiffre paraissant «sous-évalué». Voir *Encyclopédie Valais*, <http://www.vs.ch/encyclo>.
- 3 Scheurer (voir note 1).
- 4 Nous avons comptabilisé un pic de 171 captures pour la décennie 1600–1609. Scheurer (voir note 1).
- 5 Scheurer (voir note 1). Par la suite, nous renonçons à renvoyer à notre ouvrage, dont sont tirées la plupart des informations historiques concernant la faune et la chasse en Valais que nous mentionnons dans cet article. Nous adoptons la même méthode pour d'autres auteurs abondamment cités, sauf si leur nom renvoie à différents écrits.
- 6 Même si le félin se montrera encore à plusieurs reprises en Valais, probablement en provenance de l'Italie, jusqu'en 1909.
- 7 À cet égard, le gibier avait une réelle importance. Ainsi, en 1584 et 1636, la Diète valaisanne fixe le prix de vente maximum de la viande de chamois, des lièvres, gallinacés, grives, merles, etc. Ceci pour combattre l'accaparement et la spéculation dont cette faune fait alors l'objet. Ces mesures visaient aussi son exportation, en principe interdite.
- 8 Nous ne détaillerons pas ici les sources juridiques.
- 9 A. Gattlen, «Die Beschreibung des Landes Wallis in der Kosmographie Sebastian Münsters. Deutsche Ausgaben von 1544–1550», *Vallesia*, 10, 1955, pp. 97–152.
- 10 J. Stumpf, *Schweytzer Chronick: das ist Beschreibung gemeiner loblicher Eydnoschafft Stetten, Landen, Völcker und dero chronickwirdigen Thaaten [...]*, Zürich 1606 (1^{ère} éd. 1548).
- 11 L. Lathion, «Un poème français de 1618 sur le Valais», *Annales Valaisannes*, 2/1, 1940, pp. 1–11.
- 12 H. Schiner, *Description du Département du Simplon ou de la ci-devant République du Valais*, Sion 1812.
- 13 F. von Tschudi, *Les Alpes: description pittoresque de la nature et de la faune alpestres*, Berne 1859 (éd. or. 1853).
- 14 V. Fatio, *Faune des vertébrés de la Suisse*, 6 vol., Genève, Bâle 1869–1904.
- 15 Leur détail sera donné au cas par cas.
- 16 Ainsi, une famille de Nendaz a conservé jusqu'à nos jours l'anecdote détaillée de la rencontre d'un aïeul avec un ours, remontant au début du 19^e siècle! Communication orale.
- 17 Si l'on excepte l'épisode du «monstre du Valais» en 1946–1947; et, peut-être, une réapparition restée secrète sur le moment, en 1977, qui se serait soldée par un double tir. I. Mariétan, «Histoire des fauves du Valais en 1947», *Bulletin de la Murithienne*, 64, 1946–1947, pp. 104–132; J.-M. Darbellay, E. Gaspoz-Gabioud, *À l'orée du bois..., 1902–2002: un siècle de chasse. À l'occasion des 100 ans de la Diana d'Entremont*, Châtelaine 2002.
- 18 Nous n'avons pas dépouillé nous-mêmes les registres paroissiaux détaillant les causes de décès. Mais divers auteurs de monographies communales valaisannes l'ont fait en divers lieux, sans rien trouver, ce cas excepté. Ajoutons que lors du colloque, Jon Mathieu nous a confié n'avoir relevé aucune attaque dans les registres des Grisons (Ancien Régime). Cela ne signifie évidemment pas que des cas n'aient pas existé en Suisse, mais ils paraissent rares et anciens. Voir Annexe 1.
- 19 J.-M. Moriceau, *Histoire du méchant loup. 3000 attaques sur l'homme en France, XV^e–XX^e siècle*, Paris 2007.
- 20 Signalons aussi que sous l'Ancien Régime, en Valais, le loup paraît encore fréquent. Ainsi, dans les deux décennies 1600–1609 et 1640–1649, on enregistre pour chacune d'entre elles presque 310 captures de «loups», même si cette appellation cache en réalité un certain nombre de lynx

- (loup-cervier ou *tierwolf*). Au XIX^e siècle, on enregistre encore presque 200 captures, de véritables loups, cette fois. Divers auteurs anciens jugent qu'en général aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'espèce est déjà rare dans les Alpes suisses, mais que le Valais et le Tessin constituent encore ses bastions au XIX^e siècle. Voir K. Bretscher, «Zur Geschichte des Wolfes in der Schweiz», *Neujahrsblatt der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich auf das Jahr [...]*, 108, 1906.
- 21 Schiner (voir note 12).
 - 22 Ce que confirme le cas de l'ours. D'ailleurs, à son sujet, de nombreuses sources du XX^e siècle évoquent encore la seule attaque mortelle connue en Valais, celle de 1830!
 - 23 Tschudi (voir note 13).
 - 24 I. Mariétan, «Note sur les loups dans la Vallée d'Anniviers», *Bulletin de la Murithienne*, 52, 1934–1935, pp. 82–83.
 - 25 R.-C. Schüle, «Autour de la *chinigouda*, du *tsarvaî* et des loups-garous en Valais», *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 1–4, 1992, pp. 281–290.
 - 26 Communication orale d'Éric Baratay.
 - 27 Même si cela n'ébranle pas ses conclusions, nous sommes moins confiant que J.-M. Moriceau dans le savoir naturaliste des curés. Il faudrait aussi tenir compte des cas de personnes dévorées post-mortem à la suite d'accidents ou de décès dus au froid.
 - 28 C. Schopp, «Une fable d'Alexandre Dumas», *L'Alpe*, 15, 2002, pp. 33–37.
 - 29 Th. Platter, *Ma vie*, Lausanne 1982 (manuscrit de 1572).
 - 30 M. Pastoureau, *L'ours, histoire d'un roi déchu*, Paris 2007.
 - 31 Schiner (voir note 12).
 - 32 Archives de l'État du Valais, *Ancien Fonds du Département de l'Intérieur*, DI 124 ter 1.
 - 33 Mariétan (voir note 17), pp. 104–132.
 - 34 Est-ce dû à sa technique de mise à mort par broiement du larynx? Cf. Schiner (voir note 12).
 - 35 Tschudi (voir note 13); Fatio (voir note 14).
 - 36 W. A. B. Coolidge, *Les Alpes dans la nature et dans l'histoire*, Marseille 1979 (reproduction de l'éd. originale).
 - 37 I. Mariétan, «Légendes et erreurs se rapportant aux animaux», *Bulletin de la Murithienne*, 58, 1940–1941, pp. 27–61.
 - 38 R.-C. Schüle, *Inventaire lexicologique du parler de Nendaz*, Berne 1963.
 - 39 Mariétan (voir note 37), pp. 27–61.
 - 40 Cette légende qui circulait encore après 1980 semble typique d'Evolène. Nous renonçons à citer tous les noms de lieux où ont été récoltées ces croyances, mais on les retrouve fréquemment dans plusieurs régions.
 - 41 Schüle (voir note 25), pp. 281–290.
 - 42 Mariétan (voir note 37), pp. 27–61.
 - 43 I. Mariétan, «Les montagnards du Val-d'Illiez et la nature», *Bulletin de la Murithienne*, 62, 1944–1945, «Faune», pp. 22–24.
 - 44 Selon Mariétan (voir note 37, pp. 27–61), le «serpent à tête de chat» évoqué plus loin serait en réalité un mustélidé.
 - 45 Mariétan (voir note 37), pp. 27–61. C'est le cas aussi pour les informations suivantes.
 - 46 R. Hainard, *Mammifères sauvages d'Europe*, Neuchâtel, Paris 2002.
 - 47 Pour les références complètes des auteurs anciens cités ici et ci-après, voir la partie introductive présentant nos sources.
 - 48 Mariétan (voir note 37), pp. 27–61; Schüle (voir note 38).
 - 49 A. H. Tubby, «Some Reminiscences of Chamois Hunting», *Alpine Journal*, 25, 1910–1911, pp. 575–589.
 - 50 Schüle (voir note 38).
 - 51 Mariétan (voir note 37), pp. 27–61; Hainard (voir note 46).
 - 52 Gattlen (voir note 9); Mariétan (voir note 37), pp. 27–61.
 - 53 Coolidge (voir note 36); H. Blaser, «Le Bouquetin des Alpes (*Capra ibex* L.). 1. Extermination

- puis réintroduction», *Chasse-Nature. Diana* (Organe officiel de la Société suisse des chasseurs), 2, 1992, pp. 22–23.
- 54 C. A. Castello, *De antiquo et hodierno Excelsae Vallesii Reipublicae statu discursus brevis*, s.l. n. d [vers 1650]; Mariétan (voir note 37), pp. 27–61.
- 55 Archives du Grand-St-Bernard, Papiers 453 et 546.
- 56 Mariétan (voir note 37), pp. 27–61; Mariétan (voir note 44), pp. 22–24.
- 57 Voir Annexe 2.
- 58 Schüle (voir note 38).
- 59 «[...] à la St-Georges, qui terrassa le dragon, un autre reptile». Voir Mariétan (voir note 37), pp. 27–61.
- 60 Bretscher (voir note 20).
- 62 F. Müller, *Chasses à l'ours, poissons énormes: 101 histoires d'animaux extraordinaires et authentiques en Suisse romande du Moyen Âge à 1900*, Lausanne 1983.

